

## **AFTER THE CRISIS**

What is left? This simple question, in so few words, opens up a world. What to do once it has happened? What to do afterwards? Sylvain Couzinet-Jacques walks, describes areas on a map that he has to survey. The crisis has come and gone, ruining Spain only to abandon it, like an ungrateful cyclone. But, unlike the battlefields, the economic war takes place on other territories, with other consequences. Here, there is no destruction by fire. No graves to pray over. Only a pause, a cut in time, a kind of freezing of the image. A pause. The banking, financial and property crisis that Spain has experienced is not a war. It does not bear the same stigma, trenches or bombed-out walls. None of that.

Instead, everywhere there are “For Sale” signs. Building sites that one fine morning, we decided to neglect, leaving them to their fate. The hyper-speculation that led the country to its ruin has left its mark, with enchanting names like Eurovegas or Ferrari Park. It smells like America, Black Jack, sports cars and glittering starlets. All that remains of this grotesque dream is a bit of dust under the burning sun. And Sylvain Couzinet-Jacques is lost there, in these waiting areas, these sectors that are certainly mapped, that exist, but are now useless. These aborted construction sites are even a little embarrassing. Is there nothing worse than when you can neither stop nor continue? We leave it in abeyance, we forget, we try not to think about it, we desert and above all we don't look back.

Sylvain Couzinet-Jacques takes Polaroids. Everything is calm there, but there is no bench to sit on, no café to rest in. Only the thirsty palm trees look out over this sad landscape: fences,

wastelands, hyper-modern tarmac roads that come to a sudden halt on the void. What to do? A clean slate, but with what determination and to where?

## **HARMFULNESS AND DISAPPEARANCE**

It is from this blockage that photography intervenes, in the form of Polaroids destroyed by heat, melted, with faded colours, sending back to us the image of a world seen through post-apocalyptic glasses. The images are deteriorated, because it cannot be otherwise. However, these damaged images do not have the easy aura of falsely aged images: they have the strength of survivors, of films found in a suitcase fifty years after they were taken, of fireflies in the desert night. Soon, they will fade away. And it is on this point that the exhibition is built, since the images, in near darkness, will eventually disappear as UV lamps burn away what remains of the flesh.

This disappearance is a process, an act, whose outcome is inevitable. The light is harmful here, it strikes with its rays, without any possible evasion. Sunburn. Scorch. Danger.

Black light is used in nightclubs where bodies are relaxed and have fun, in institutes where bodies are browned to be more beautiful and appear slimmer, in banks and casinos to check real and fake money. This violet light is indeed the light of capitalism, which separates the rich from the poor, the real from the fake, the preconceived dances of nightclubs from ancestral rituals. From this light, we must protect ourselves. The risk is blindness, the retina annihilated. Some photographs will be “immunised” by filters. These out-of-reach images are those who are emerging from the crisis; they are the bankers who are hiding, who are hiding so that they can be forgotten; they are the tax evaders, condemned to create their own open-air prison in certain paradises.

## INDEXICALITY IN QUESTION

The photographic installation *Standards & Poors* should be seen in relation to the series *Outstanding Nominals*, in which Couzinet-Jacques uses images of rioters in hoods, with absent, invisible, undetectable faces. Here too, he treats them, working on their indexical nature, their topical resonance. The images are found on the internet and certain areas are enlarged. They are thus altered, pixelated and blurred. The result is a kind of digital shroud that is no longer Christ-like. In fact, if these “shrouds” are the imprint of something - to take up Bazin’s theory of the ontology of the photographic image as a trace, like Christ leaving the mark of his face on Veronica’s veil - it is indeed the trace of the virtual reality of the contemporary image to which they bear witness: the photographs were taken on the fly, with mobile phones or surveillance cameras, to be propagated in an Internet flow that has neither beginning nor end, and no real ideology. Sylvain Couzinet-Jacques confronts the photographic image head-on, he rubs up against its resistance. And it is “in the present” that he operates.

2013 Léa Bismuth  
*Standards & Poors*  
Le BAL, Paris







## APRÈS LA CRISE

Que reste-t-il ? Cette simple question, avec si peu de mots, ouvre un monde. Que faire une fois que ça a eu lieu ? Que faire après ?

Sylvain Couzinet-Jacques marche, décrit des zones sur une carte qu'il se doit d'arpenter. La crise est passée par là, ruinant l'Espagne pour mieux l'abandonner, comme un cyclone ingrat. Mais, à la différence des champs de bataille, la guerre économique a lieu sur d'autres territoires, avec d'autres conséquences. Ici, pas de destruction par le feu. Aucune tombe sur laquelle prier. Seulement un arrêt, une coupe dans le temps, sorte de glaciation de l'image. Pause. La crise bancaire, financière et immobilière qu'a vécu l'Espagne n'est donc pas une guerre. Elle n'en porte pas les mêmes stigmates, tranchées ou murs bombardés. Rien de tout cela.

A la place, partout des panneaux « A vendre ». Des chantiers qu'un beau matin, on a décidé de négliger, les laissant à leur sort. L'hyper-spéculation qui a mené le pays à sa perte a laissé des traces, des noms enchanteurs de pacotilles : Eurovegas ou Ferrari Park. Ça fleure bon l'Amérique, le Black Jack, les voitures de sport et les starlettes à paillettes. De ce rêve grotesque, il ne reste plus qu'un peu de poussière sous le soleil brûlant. Et Sylvain Couzinet-Jacques perdu là, dans ces zones d'attente, ces secteurs certes cartographiés, bien existants, mais désormais sans utilité. Ces chantiers avortés gênent même un peu. N'y-a-t-il rien de pire que lorsque, justement, on ne peut ni arrêter ni continuer ? On laisse en suspens, on oublie, on essaie de ne pas y penser, on déserte et surtout on ne se retourne pas. Sylvain Couzinet-Jacques prend des polaroids. Tout est calme là-bas, mais il n'y a pas de banc où s'asseoir, pas

de café où se reposer. Seuls les palmiers assoiffés regardent ce triste paysage : des grillages, des terrains vagues, des routes hyper modernes et goudronnées qui s'arrêtent brutalement sur le vide. Que faire ? Faire table rase, mais avec quelle détermination et pour aller où ?

## NOCIVITÉ ET DISPARITION

C'est à partir de ce blocage que la photographie intervient, sous la forme de polaroids détruits par la chaleur, fondus, aux couleurs évanouies, nous renvoyant l'image d'un monde vu avec des lunettes post-apocalyptiques. Les images sont détériorées, parce qu'il ne peut pas en être autrement. Cependant, ces images abîmées n'ont pas la petite aura facile des images faussement vieilles : elles ont la force des rescapées, des films retrouvés dans une valise cinquante ans après leur prise de vue, des lucioles dans la nuit des déserts. Bientôt, elles s'éteindront. Et c'est sur ce point que l'exposition se construit, puisque les images, dans la quasi-obscureté, finiront par disparaître car des lampes UV brûlent ce qu'il reste de chair. Cette disparition est un processus, un acte, dont l'issue est inévitable. La lumière est ici nocive, elle atteint de ses rayons, sans esquive possible. Coup de soleil. Brûlure. Danger.

La lumière noire est utilisée dans les boîtes de nuit où les corps se relâchent et s'amuse, dans les instituts où les corps brunissent pour être plus beaux et paraître plus minces, dans les banques et les casinos pour contrôler les vrais et les faux billets. Cette lumière violette est bien celle du capitalisme qui clive, sépare les riches des pauvres, le vrai du faux, les danses préconçues des night-clubs des rituels ancestraux.

De cette lumière, il faut se protéger. Le risque est l'aveuglement, la rétine anéantie. Certaines photographies seront « immunisées » par des filtres. Ces images hors d'atteinte sont bien celles qui se

sortent de la crise ; ce sont les banquiers qui se cachent, qui se terrent pour qu'on les oublie ; ce sont les évadés fiscaux, condamnés à se créer leur propre prison à l'air libre dans certains paradis.

## L'INDICIALITÉ EN QUESTION

L'installation photographique *Standards & Poors* est à mettre en relation avec la série *Outstanding Nominals* dans laquelle Couzinet-Jacques reprend des images d'émeutiers à capuches, aux visages absents, invisibles, non détectables. Là aussi, il leur fait subir un traitement, travaillant au corps leur nature indicielle, leur résonance d'actualité. Les images sont trouvées sur internet et certaines zones sont agrandies. Elles sont ainsi altérées, pixellisées, floutées. Il obtient des sortes de suaires numériques qui n'ont plus rien de christiques. En effet, si ces « suaires » sont l'empreinte de quelque chose — pour reprendre la théorie bazinienne de l'ontologie de l'image photographique comme trace, comme le Christ laisse la marque de son visage sur le voile de Véronique — c'est bien la trace de la réalité virtuelle de l'image contemporaine dont ils témoignent : les photographies ont été prises à la volée, avec des téléphones portables ou des caméras de surveillance, pour se propager dans un flux internet qui n'a ni début ni fin, et pas vraiment d'idéologie. Sylvain Couzinet-Jacques affronte l'image photographique de plein fouet, il se frotte à sa résistance. Et c'est « au présent » qu'il opère.

2013

Léa Bismuth  
Standards & Poors  
Le BAL, Paris

